



Anne-Christel Zeiter

Petitesse du désespoir

Jean-Luc Benoziglio, Beno, est mort. On espérait l'embellie qui importe une fois encore, et ce fut l'embolie qui emporte une dernière fois. Ou autre chose, qu'importe : mauvais jours, chagrins même pas rentrés. Tsst.

Je ne sais pas combien de temps je reste comme ça à attendre que s'estompe l'onde de choc. Et si, un jour, elle ne s'estompait pas? Si ça devait durer jours et nuits? Morphine, re-morphine, et dix de der. Pour les dix derniers jours. Ainsi finit l'homme en blouse blanche. La bûche n'a pas sauté loin du tronc.¹

Vient donc le moment où il faut dire adieu, pas à beaucoup de personnages mais à un seul, et où l'on imagine, en vrac et en désordre, Thelonious Monk, un certain nombre de femmes, Claude Simon, les familles parentes et alliées, Mallarmé, quelques vieux et solides amis, une libellule, Ramuz, une femme en particulier, Laurence Sterne, un certain nombre d'hommes, Bobby Lapointe, une lointaine cousine et proche lectrice, Sébastien sous son chapeau de cow-boy, quelques vieilles sur un port grec, et même Louis Capet, branler la tête. Le personnage en question aurait peut-être aimé, tiens. Il aurait pu en profiter pour réécrire *Le Midship*².

Vient le moment, donc, où il faut écrire à la place de l'écrivain. Sur lui. Pour lui. Et où l'on ne peut s'empêcher de regretter qu'une certaine hérédité, peut-être, Quelqu'un avant lui déjà, d'un cancer. Du côlon? Ou pas: on ne se renseignera pas «sur les maladies dont il s'est cru atteint»³. (LUI: provocante tant qu'on voudra, discutable à l'infini, je sais!, je sais!, cette phrase, quand même, de Margaret Atwood (romancière canadienne) qui m'a bien fait rire: «S'intéresser à la vie d'un(e) écrivain(e) parce que l'on apprécie son œuvre, c'est un peu comme s'intéresser à un canard ou une oie parce que l'on aime le foie gras...»⁴ MOI: Dis donc, on ne va pas se refaire *L'Écrivain fantôme*, si? Et si ça me plaît, à moi, A MOI!, de me poser ces questions?). Ainsi donc, de ce qui a emporté Beno, on n'a su «que ce que chacun, tout le monde, en [a su], des choses simples, banales et quotidiennes, la radio qui un soir d'hiver avait annoncé que le monde littéraire était en deuil». Pas «Chouette!»: on nous avait quelques heures plus tôt demandé dans quelles circonstances le décès, et si on en savait plus, nous apprenant ainsi la chose. Glaçant matin de décembre, boule dans la gorge montée aux yeux. «[L]a radio n'ayant donné à sa mort aucune cause normale ou naturelle (la longue et douloureuse maladie, l'accident de voiture, l'arrêt du cœur, la cirrhose, etc.), [a-t-on] pensé que soit [il] s'était suicidé (mort d'ailleurs pour un écrivain presque aussi normale ou naturelle

que celles précédemment évoquées), soit [il] avait été victime de l'in vraisemblable malchance de mourir de cette maladie pourtant presque en voie de complète disparition grâce aux progrès fulgurants de la médecine: la vieillisse?»⁵ Pas précisément. On a, tremblotante, reniflante, incrédule, fouillé la bibliothèque, pour nous apercevoir qu'un exemplaire – celui que, dédicacé, *what else*, on cherchait pour y trouver une trace de vie – manquait. Non non, pas coincé dans la cuvette, n'exagérons pas, mais prêté à qui? On a alors pensé que le moment était venu de rendre hommage, s'excusant d'avoir fait un peu long (LUI: Ma mère me demandait si j'attendais qu'elle soit morte pour écrire sur elle... MOI: Mais, je.) et, par avance, d'être un peu courte.

L'écrivain célèbre et l'écrivain inconnu finiront bien tous deux par mourir. Et savez-vous alors ce qui se passera? Il se passera qu'on mettra sens dessus dessous la maison du premier pour retrouver – en général dans une caisse sous la cage d'escalier – le plus petit commencement d'un roman de jeunesse inachevé, et cela fera la une des gazettes et l'Université en bavera d'aise et des théories de gratteurs patentés gratteront des semaines durant la moindre correction pour mettre à jour le premier état du manuscrit. Il se passera que le manuscrit inachevé du second, bien en évidence sur sa table de travail, servira à calfeutrer les fenêtres de sa maison, en attendant qu'on la vende, pour payer ses dettes.⁶

Juste le cercueil, au passage, dans le couloir étroit...

Benoziglio Père avait rédigé sa thèse de médecine, en 1926 à Genève, sur les maladies mentales familiales⁷. Quand Beno l'avait appris, il y a de cela une dizaine d'années, il avait souri, et demandé la référence de l'œuvre en question, amusé, pour une fois, par ce père qui, avant lui, avait rencontré des questions d'hérédité et l'aventure d'une écriture. Bon. On romance, il est vrai. Il avait souri, donc, et dit que tiens, il ne savait pas ce détail. Disparu en 1966, «l'homme en blouse blanche» est le point d'interrogation qui accroche le jeune Jean-Luc. Naturalisé suisse en 1927, converti au catholicisme, Nissim, devenu à l'occasion Norbert Benoziglio, prend la direction de l'Hôpital psychiatrique de Malévoz, en Valais (Suisse), dont il fait le premier établissement psychiatrique ouvert. Il épouse un bon parti de la région qui le quitte quelque temps plus tard, peu après la naissance de Jean-Luc, et s'en va (re)faire sa vie à Lausanne. Des week-ends mensuels passés avec son père à Monthey, Beno garde le souvenir assez terne d'une relation peu construite, parfois conflictuelle, plutôt banale. C'est à la mort de son père qu'il trouve, dans ses affaires, un «cabinet portrait»

(qui figure en couverture de l'ancienne édition «Points» de *Cabinet portrait*), un passeport ottoman, un laissez-passer grec et un certificat d'études secondaires. Complètement ignorant de ces origines-là, Beno se découvre une identité inattendue qui éclaire certains souvenirs (les boîtes de loukoums et la confiture de rose que son père recevait à Noël, la photo d'une cousine), tout en ouvrant un champ de questions infini («S'ils me lisent! Cousin! Cousine!»⁸ Trop tard.) Puisque plus personne n'est là pour y répondre. La mort de ce père, déjà si peu vivant de son vivant, est un détonateur: à la découverte d'origines juives turques insoupçonnées, le silence, déjà épais, entre le père et le fils, devient un épais brouillard, qui s'insinue partout, des souvenirs éthérés des sous-sols de Vozalem-Malévoz où se préparent des plats en sauce blanche, à l'absence de souvenirs, justement.

Et quand venait le soir, quand il avait allumé la lampe rouge qui donnait à la pièce des teintes de nougat, de mandarine et de Noël, la sonnette retentissait, il y avait un silence, et des pas précipités dégingolant l'escalier. «Va voir, disait-il, ce doit être le dîner.» Amené par la camionnette de l'hôpital. Pourrais la porte, ramassais le panier d'osier posé sur la dernière marche de l'escalier et le portais à la cuisine. «Qu'est-ce qu'il y a ce soir?» Soulevant les couvercles de laiton, j'énumérais des saloperies en sauce blanche. «Très bien», disait-il en soupirant.⁹

Divaguant autour de la mort et de l'enterrement du père, *Quelqu'unbis est mort*¹⁰, premier roman de Beno, donne lieu à de curieuses digressions: de la maladie (l'hôpital), de la mort (le cimetière) et de la folie (l'asile psychiatrique), il n'est point question, sinon qu'elles se croisent en autant de cortèges fantomatiques sur la route bien réelle d'une vallée valaisanne. Images issues d'un souvenir tout ce qu'il y a d'autobiographique et d'opportun, elles sont surtout ce que Jean-Luc sait de Norbert-Nissim: il a dirigé un asile psychiatrique, il a été malade et il est mort. Un peu court, en effet. Trop court pour être longuement raconté, mais espace de jeu suffisant pour une imagination qui ne cessera, en treize romans, de déborder du politiquement correct pour frayer avec le peu catholique, explorer les possibles du quotidien et en détourner le cheminement habituel.

Ce n'est pas possible, songea quelqu'un, qu'il soit vraiment et DÉFINITIVEMENT trop tard. Quelque chose, encore, peut se passer. Et la colonne qui, de l'hôpital, descendait vers Vozalem les croisa, et quelqu'un, un instant, se demanda si la folie n'était pas le seul moyen d'échapper à la mort, si un de ces hommes qui agitait, sur le bord de la route,

acculé au précipice, qui agitait la tête de cette curieuse façon saccadée, n'aurait pas pu, que de pu, que de pu, sauter dans le corbillard et secouer le bon docteur jusqu'à ce que l'autre, à bout de nerfs, se réveille (?) et lui fasse une énorme piqûre, comme au bon vieux temps. Pourquoi pas. POURQUOI PAS, cria quelqu'un, et le cortège sursauta. Pourquoi pas QUOI, d'abord, demanda tante Gudule, et le vieil oncle un peu baveux qui la soutenait dans ses voiles noirs tint à faire remarquer que, depuis qu'il assistait à des enterrements, ça devait bien faire, euh, vingt ans, jamais, au grand jamais, il ne.¹¹

Six romans plus tard, dans le médicisé *Cabinet portrait*, le thème du père silencieux sur ses origines – silencieux tout court – revient en force, comme la base d'une solitude fondamentale. A le lire de près, on s'aperçoit que l'autobiographique est à fleur de texte, la colère à fleur de lignes, et que l'intrigue (l'intrigue?) – banale à pleurer – résonne comme un règlement de comptes. L'histoire d'une rupture amoureuse forçant le héros (le héros?) à emménager dans une chambre avec toilettes communes à l'étage, où il stockera une Encyclopédie en vingt-cinq volumes, et de sa lente mais sûre descente au fond de la dépression résonne comme le récit d'une solitude fondamentale. L'absence de communication entre le père et le fils se couple à l'incompréhension : pourquoi son père n'a-t-il jamais parlé à Beno de ses origines ? Pour le protéger, dans le traumatisme de la Deuxième Guerre ? Ou parce qu'il ne le jugeait pas digne de perpétuer la lignée des « fils de Ben » ?

Je retiens aussi que, dans la ville où habite Leila, on se bat désormais «jusque dans les cimetières». Pourquoi pas ? Directement du producteur au consommateur. S'économisant le transport, comme ça. Moins de faux frais. Et puis, même en surface, il est plus normal de voir pourrir un cadavre dans un cimetière que sur les trottoirs. Le journaliste qui rapportait la nouvelle paraissait pourtant choqué. Style : «On ne respecte plus rien, alors ?» Faut être jeune et en vachement bonne santé pour trouver dans la mort quoi que ce soit de respectable.

Peu après celle de l'homme en blouse blanche, à l'époque sans doute où le ver de tête se retournait tout frétilant vers ses camarades en bavant que, ça y est, il avait réussi à ménager un passage vers l'intérieur du cercueil, j'ai rêvé une nuit qu'il m'ordonnait de rapatrier son cadavre au pays natal. «La terre de mes ancêtres, je veux être inhumé dans la terre de mes...» Pour la première fois de ma vie, pour la première fois de sa mort, j'osai l'engueuler en lui faisant remarquer qu'il était bien temps d'y songer, à la terre de ses ancêtres... Et puis, d'ailleurs, quelle terre ? Par sa faute, je ne savais rien de précis sur les pérégrinations de sa famille.

«Rien, tu comprends, tu ne m'as jamais rien raconté sur...»

Posthume postillonnant règlement de comptes.

– Vous me semblez bien sombre, cher ami. Qu'est-ce qui vous travaille ?

– Le deuil.¹²

Si Beno a, dans le très autofictionnesque *Cabinet portrait*, réglé des comptes ouverts dans *Quelqu'un bis est mort*, et touché à pleines mains la solitude fondamentale qui habite ses personnages, quelques passifs réapparaissent dans *Le jour où naquit Kary Karinaky*¹³, qui met en scène, une fois n'est pas coutume, une toute benozigienne jeune femme. Issue du même moule qu'Elles («tu verras, devait, vingt-ans plus tard et en d'autres circonstances, s'écrier Kary Karinaky, blanche de rage et quelques taches rouges marbrant ses joues, tu verras, on parie, tu verras qu'ils vont prétendre, ces salauds, qu'ils avaient la preuve in-cont-tes-table, photos satellites et tout, que les caves de la maternité servaient d'entrepôts d'armes»¹⁴). Et peut-être bien du même genre d'enfance que Lui.

Il venait de la faire rire trois fois de suite. C'était entre eux une manière de record qui ne serait pas battu de longtemps.

De jamais.¹⁵

Aussi brève et dépourvue de tout protocole que fût la cérémonie, les traditionnalistes de la famille estimèrent que Kary aurait pu s'y rendre dans un autre accoutrement que son éternel jean, son éternel pull informe et son éternel imperméable taché.

Et qu'elle soit ravissante ne changeait rien à la question.¹⁶

La très humaine Kary côtoie la très inhumaine Histoire de la seconde moitié du XX^e siècle sans y prendre vraiment part : Alors qu'en 1948 une petite fille meurt dans le bombardement de la maternité (israélo?-palestinienne?) où elle vient de naître, la mère de Kary meurt en lui donnant naissance – oh Tchitchornia. Alors qu'en 1953 Staline meurt, le père de Kary n'est pas là pour son premier jour de maternelle. Alors qu'assez précisément le 17 avril 1975 Kary, lessivée et seule, couche avec l'inconnu de la laverie, ce sont les Khmers rouges qui pénètrent Phnom Penh. Alors que Kary, 1 mètre 70, meurt, c'est Franco qui finit de cliniquement agoniser. Biographie d'une fictive et fictionnelle petite fille, dont le benozigien fidèle sait, paraît-il, qu'elle a entre autres joué avec un petit bateau et parlé avec des reines de pierre. «A quoi ça tient, la littérature...» Biographie d'une vie triste et terne jalonnée par la mort de «grands hommes» : Baader, Nixon, Pinochet, Salazar, et d'autres. A quoi ça tient, l'existence.

Elle dormait. Elle ne vit pas le dernier regard qu'il lui jeta en quittant la pièce.

Elle dormait. Elle n'entendit pas Lily dire : «Have a nice trip» à une belle-fille sidérée que belle-maman parle ne serait-ce que quatre mots d'anglais.

Elle dormait. Elle ne vit pas son père étreindre maladroitement Lily et n'entendit pas celle-ci lui chuchoter à l'oreille de prendre garde à lui, dans ce pays de fous.

Elle dormait. Elle n'entendit pas se refermer la porte d'entrée et ne vit pas sa grand-mère qui, revenue dans la salle de séjour, la contemplait avec gravité.

Elle dormait. Elle n'entendit pas retentir la sonnette et ne vit pas son père, ayant remonté les trois étages, tendre à Lily le marron qu'il n'avait cessé de tenir serré dans sa main, gauche.

Elle dormait. Elle ne sentit pas Lily la prendre dans ses bras et la transporter dans son lit. Elle ne la vit pas observer la poupée de chiffon en fronçant les sourcils puis, haussant les épaules, s'en emparer, l'asseoir à califourchon sur la chaise et la repousser dans le coin de la chambre, nez au mur. C'était joli, comme ça, les plumes, vues de dos. On aurait dit un oiseau sur son perchoir.

Elle dormait. Le marron brillait sur la table de chevet.¹⁷

L'Histoire sans sa grande hache

Au sixième étage du 8, rue d'Ouessant, à Paris, face à une tour Eiffel dont il ne manque, vu de là, que les pieds, au point qu'on (on?) se demande si, tout à coup, elle ne va pas partir en courant, la bibliothèque de Beno remplit les murs («(mini)bibliothèque, qui est à peu près à la littérature ce que les minibars (tièdes) d'hôtel sont à l'oenologie...»¹⁸ Bien sûr, bien sûr.) Sur les rayons (et non, pas le long des murs, pas à même le sol, mais rangés, alignés, classés), des histoires et de l'Histoire. Avant d'être écrivain, Beno a été lecteur, il est vrai, et n'a cessé de lire. Il trouvait, dans l'Histoire, un factuel propice à déclencher l'imagination, à fantasmer l'humain derrière les événements.

Arrivant sur le dos en ce bas monde, Kary ouvre un instant les yeux et lit (lit?) les gros titres – trêve, guerre – du journal que son père tient à l'envers : «Comme souvent dans l'existence, cette distraction devait avoir sur la suite des événements d'incalculables conséquences. Ne serait-ce que la propension de Kary à se ronger les ongles.»¹⁹ Promené en poussette en 1944, un mythe familial veut que le petit Jean-Luc ait échappé de peu au bombardement du très helvétique et frontalier village de Morgins, à l'autre extrémité de la route de la vallée (on pense alors qu'à l'une des extrémités se trouve un cimetière, à l'autre une poussette. L'existence. En effet.). Distraction bien inattendue d'une Wehrmacht sur le déclin, mais

distraktion qui, quand on sait ce que l'on sait d'une identité qu'en ces temps mouvementés Il était bien loin d'imaginer, a pu avoir sur Beno certaines incalculables conséquences. Dont la propension, peut-être, à réinventer une Histoire à laquelle il aurait assez systématiquement échappé. « 1944 », le deuxième chapitre de *Peinture avec pistolet*²⁰, décrit ainsi une scène apocalyptique où un bébé dans une poussette, comme c'est étrange, frôle la mort dans l'erroné bombardement d'un village helvétique. Le roman parcourt la seconde moitié du XX^e siècle en suivant un personnage qui se trouve toujours là où se trouvait Beno dans le même temps. Non. Là où se trouvait l'Histoire, dans le même temps. Foie gras, tant qu'on voudra, mais il est vrai que l'oie, ou le canard, a vécu une période agitée. Comme d'autres autour de lui, certes, certes. Le fantôme de l'homme en blouse blanche, devenu Nissim/Norbert et par la même occasion bien plus vivant, rôde pourtant encore et continue d'avalier ses repas en sauce blanche dans une scène qui, reprise presque telle quelle de *Quelqu'unbis est mort*, se prolonge en colère mémorable (LUI: Bien dit! MOI: Fous-toi de ma gueule!) du père contre son petit con d'adolescent. Le roman se termine en 1974, à Chypre, en pleine mobilisation générale: l'histoire (d'une rupture? celle de *La Boîte noire*²¹, écrit cette année-là? ou de *Tableaux d'une ex*²², le précédent roman? ou de *Beno s'en va-t-en guerre*²³, peut-être? Décidément, on n'arrête pas de se réécrire) rencontre l'Histoire, et il est temps de choisir de la vivre ou de la laisser passer. Comme si on choisissait.

*[...] avec le sentiment d'être une fois de plus dépassé par les événements, de voir, une fois de plus, l'Histoire le rattraper en courant, lui faire un petit signe ironique et le laisser loin derrière elle, il se demandait alors si ce n'était pas cette femme, après tout, et ses semblables qui, dans leur radicale indifférence à tout ce qui ne les concernait pas directement, dans leur tranquille mépris pour les problèmes et les souffrances des autres, si ce n'était pas eux qui avaient raison, et en quoi ses propres humeurs à lui, ses propres songeries de songe-creux, avaient si peu que ce soit pesé sur le cours des choses et, à moins qu'il empoignât un fusil et rejoignît un camp ou l'autre, si peu que ce soit, désormais, l'influenceraient ou le modifieraient ?*²⁴

Le fameux « A demi français, en partie juif, à moitié suisse, pas très catholique » de la quatrième de couverture du *Feu au lac*²⁵, que Beno (avec le non moins fameux « l'écriture d'une aventure, vous savez, c'est avant tout l'aventure d'une écriture... » Tu parles, Charles! Tu l'as lu ton truc, Jean-Luc?) aimait à servir aux journalistes et autres curieux amateurs de foie gras, à ces curieux gastronomes

qui, goûtant à ses « petits travaux »²⁶, cherchaient – et cherchent encore, semble-t-il – à en connaître la recette, annonce la dernière mouture d'une quête des origines qui aura pris vingt-six ans. Soliloquante autobiographie romanesque (qu'en dirait Lejeune?) d'un personnage antidaté, *Le Feu au lac* repasse au Moulinex, réglage fin, les facettes d'un personnage qui n'en finira jamais, entre la Suisse et la France, de se demander si, en d'autres temps, en d'autres lieux, autrement, pourquoi pas. Et finit par balancer ces cendres à la gueule d'un cygne. « Oh et puis après tout, la littérature... »²⁷ A quoi ça tient. Absolument.

*[...] vite, vite, j'ai arraché ficelle et papier, et, pour mieux dissimuler mes mouvements aux éventuels automobilistes passant dans mon dos, déboutonné mon manteau dont le vent a écarté les pans, faisait peut-être un peu comploteur, ou exhibitionniste, cette attitude, ce type tout seul comme ça sur ce quai désert, mais il fallait bien que je me cache de mon mieux, et puis là alors, dans mon plan, ma stratégie, aïe, l'imprévisible, le grain de sable: impossible, bon Dieu, de dévisser le couvercle de la boîte, j'avais beau m'escrimer dans tous les sens, rien à faire: avec les manipulations subies par le récipient, des particules de je n'osais imaginer quoi avaient d'un s'infiltrer dans les rainures et gripper le système, et, sur le système, disait Léon, sur le fil et sur les nerfs, il commençait à me courir, Youpinowitch, et avec lui toute la clique des douze tribus, j'ai vu venir le moment, je vous jure, où j'allais flanquer la chose telle quelle dans le lac, coulerait, coulerait pas, je m'en lavais les mains, et puis, quand même, tapant dessus, tirant, poussant, forçant comme je pouvais, j'en suis malgré tout venu à bout, le couvercle a enfin fini par céder, et j'ai alors, d'une torsion du poignet, balancé le tout à la flotte, sans prendre garde, devait s'imaginer, dans sa cervelle d'oiseau, que je lui apportais du pain sec, une saute de vent a rabattu toutes les cendres sur lui, sans prendre garde à cet idiot de cygne qui s'est comme cabré, voyez?, ébroué en quelque sorte, a secoué la tête avec un petit air de dégoût et reculé, battant des ailes.*²⁸

1941-2017

On a évoqué *Le Midship*. Trop vite, on est d'accord. On n'a pas parlé de *La Boîte noire*. Il y a tout, dans cette boîte, pourtant: la peur de l'avion, la Grèce, la rupture, l'insupportable chieuse (« la main de l'une, le pied de l'autre... »²⁹, *of course!* Devant des étudiants, un jour, cuisiné à l'extrême, il a pourtant lâché un prénom. Un seul?), la mort d'un enfant, la solitude, l'Histoire. On relira.

Dans mon rond blanc je ne garde que le souvenir de la mère, bras tendus en avant, qui

hurlait derrière le cercueil. Et je le garde si bien, ce souvenir, que je n'ai pas l'intention d'en faire part à qui que ce soit. Et si la littérature y trouve à redire, qu'elle sache bien que je l'emmerde. [...]

*Je ne sais pas. J'étais là, debout, immobile, et le cortège défilait devant moi. Est-ce que vraiment je conjurais la mort à coup de jeux de mots idiots? Je ne me souviens pas. Les hurlements de la femme s'éloignaient déjà, s'estompaient. La tête du cortège devait avoir atteint l'église orthodoxe. La tête de l'enfant avait peut-être rebondi une fois sur les pavés. Et dire que pendant que cela se passait, pendant que l'enfant poussait un cri, dérapait, battait l'air de ses bras, dire qu'au plus fort de l'orage et de notre discussion j'avais éprouvé une très violente envie d'écrabouiller ta sale petite tête blonde contre le mur de la chambre. Est-ce que je n'étais pas responsable de? Est-ce que je n'aurais pas dû, moi aussi, épingler ta photographie sur ma poitrine? Trois jours que tu étais partie, et sous mes paumes les ongles de ton cadavre poussaient toujours. N'importe quoi.*³⁰

On n'a pas parlé de *Beno s'en va-t-en guerre*. Il nous est tombé des mains, avouons-le. Et pas qu'une fois. C'est Lui qui nous a appris l'expression, on ne sait plus bien à quel sujet.

On n'a pas parlé de *Tableaux d'une ex*. De ses cubes, de son escalier bleu, d'Elle et du braque Matisse. Il faudrait. Il faut. La mort n'y est pas un détonateur, un déclencheur de souvenir. Elle est déchéance physique, peur, solitude, peur d'une solitaire déchéance physique. Quand on relit ce texte en 2014, on se demande, en effet, comment on se porte ce matin. Pas très bien. Et l'on se dit que, pour ce que l'on en sait, Il n'aura pas eu à l'entendre souvent cette phrase. « Alors, comment nous portons-nous, ce matin? »³¹ Beaucoup mieux, vieillard ronchon, vieillard grognon, de savoir que tu n'es pas parti seul, que tu avais sans doute tes lunettes pas trop loin, et qu'hormis d'une rampe d'escalier pour sortir du métro, peu de jours avant, tu n'as dépendu de personne. Pas assez vieux, pourtant: le personnage aurait dû vivre en tout cas jusqu'en 2017, d'après de fumeuses prédictions. Fistule ou pas. Mais quand on lit dans le même temps que Marcel Proust se fait arrêter dans la raffe du Vel d'Hiv, on se dit que bon, si le boulevard de Grenelle n'est pas si loin de la rue d'Ouessant, tentante proximité géographique, pour la justesse des dates, peut mieux faire.

On n'a pas parlé de *La Pyramide ronde*, où le personnage benozigien, après avoir raté son suicide, commence à remonter la pente (sans sa chaise roulante). Drôle, pourtant. Goscinyen. Même si son auteur n'a pas trop aimé l'écrire, a-t-Il dit.

On n'a pas parlé de *Louis Capet, suite et fin*³². Même si son auteur dit que c'est le livre qu'il a préféré – une descendante du pasteur Drafft aidant? – écrire. *Suite et fin*, franchement, comme dernier titre, ça ne fait rire que lui. Pour une fois.

Je ne t'ai pas dit, Beno, et ça me reste en travers du bide :

Que Sébastien me fout la larme à l'œil.

Que tes bouquins ne font pas rire que toi.

Que je ne peux pas planter un clou ou peindre un mur sans penser à tes *Tableaux*, et que ça m'a évité un certain nombre d'accidents plus ou moins graves. Comme quoi, à quoi ça tient, le bricolage !

Que derrière les peurs, la solitude, les tristesses, le soleil noir de la mélancolie (je me trompe d'auteur, je sais), le rire sans joie, il y a en négatif l'amour de la vie, la famille, l'amour tout court, le soleil, l'odeur si particulière de la Grèce et le rire des soirées entre amis. Et que ça s'entend aussi fort qu'un nez (LUI : youpin, vas-y, dis le ! MOI : Mais pas du tout) au milieu de la figure.

Que quand j'ai lu la fin de *La Voix des mauvais jours et des chagrins rentrés*³³, j'en suis restée immobile, éberluée. Et que je t'ai un peu détesté d'avoir fini de régler tes comptes.

Salut, Don Quichotte, tu vas manquer, mais ta voix continuera à chuchoter sur mon épaule.



Capuchon. Eteignoir.

Eteignons.

Dans l'obscurité revenue, il fait trois pas en direction de la fenêtre.

S'immobilise.

Bordés de... ?

Revient sur ses pas.

Rallume.

Bordés de noir ?

Qu'est-ce que... ?

Il se faufile dans l'étroit espace entre table et banquette et, d'un index dont il parvient mal à maîtriser le tremblement, fait glisser jusqu'à lui l'un des petits cartons.

Et quand alors,

Souffle soudain court,

Gorge nouée,

Quand,

Sur le bristol où ils s'alignaient les uns au-dessous des autres,

Il a vu

De QUI

à la suite d'une citation en italique placée dans l'angle supérieur droit

Cette litanie de noms

Tant et tant

Et de prénoms

Tant et tant

Féminins et masculins

Tant et tant

Parents plus ou moins proches

Alliés amis amies relation

Condisciples

Tant et tant

Parisiens provinciaux

Etrangers

Tant et tant

Quand il a vu oui de

Qui

Cette kyrielle de noms et de prénoms

Tant et tant

Dont certains

Lui sautent aux yeux

D'autres lui semblent

Familiers

D'autres lui disent

Quelque chose encore

Vaguement

Et un au moins lui paraît

Inconnu

quand il a vu de quoi, donc, cette morne et interminable liste avait le chagrin de faire part de la soudaine et tragique disparition, il a eu ce haut-le-corps qui, dans son dos, jambes flageolantes, l'a amené à heurter la banquette.

Sans trop savoir ce qu'il fait, il tend le bras derrière lui et appuie sur l'un des abattants qui s'abaisse en grinçant.

Il se laisse alors tomber sur le siège, remet sans y penser le capuchon sur le stylo puis demeure immobile, tête dans les mains, fixant dehors la nuit à travers ses yeux embués et percevant au loin, plus net que jamais et qui lui semble ironique, ce bruissement d'essaim d'abeilles, ou de vol d'étourneaux, ou d'ailes de moulin à vent, ou d'éolienne, ou de girouette, il ne sait pas, il ne le saura jamais.³⁴

Anne-Christel Zeiter

Notes

1. Jean-Luc Benoziglio, *Cabinet portrait*, Paris, Seuil, «Points», 1980, p. 206.
2. Jean-Luc Benoziglio, *L'Ecrivain fantôme*, Paris, Seuil, 1978.
3. *Cabinet portrait*, quatrième de couverture.
4. Lettre de Beno, 2008.
5. *L'Ecrivain fantôme*, p. 148.
6. *L'Ecrivain fantôme*, p. 222.
7. Nissim Benoziglio, *Maladies mentales familiales: étude statistique*, thèse en médecine de l'Université de Genève, Bâle, Schwabe, 1926 (Méd. 1191).
8. *Cabinet portrait*, p. 97.
9. Jean-Luc Benoziglio, *Quelqu'unbis est mort*, Paris, Seuil, «Points», 1972, p. 96.
10. *Quelqu'unbis est mort*.
11. *Quelqu'unbis est mort*, p. 189
12. *Cabinet portrait*, pp. 251-252.
13. Jean-Luc Benoziglio, *Le jour où naquit Kary Karinaky*, Paris, Seuil, «Fiction&Cie», 1986.
14. *Le jour où naquit Kary Karinaky*, p. 13.
15. *Le jour où naquit Kary Karinaky*, p.194.
16. *Le jour où naquit Kary Karinaky*, p. 214.
17. *Le jour où naquit Kary Karinaky*, p. 47.
18. Courriel de Beno, 10 juin 2006.
19. *Le jour où naquit Kary Karinaky*, p. 36.
20. Jean-Luc Benoziglio, *Peinture avec pistolet*, Paris, Seuil, «Fiction&Cie», 1993.
21. Jean-Benoziglio, *La Boîte noire*, Paris, Seuil, «Points», 1974.
22. Jean-Luc Benoziglio, *Tableaux d'une ex*, Paris, Seuil, «Points», 1998.
23. Jean-Luc Benoziglio, *Beno s'en va-t-en guerre*, Paris, Seuil, «Points», 1975.
24. *Peinture avec pistolet*, p. 236.
25. Jean-Luc Benoziglio, *Le Feu au lac*, Paris, Seuil, «Fiction&Cie», 1998.
26. Dédicace à *Cabinet portrait*, août 2003.
27. LittéraTour de Suisse, Jean-Luc Benoziglio, RTS, 21 janvier 2000, réalisation Marcel Schüpbach.
28. *Le Feu au lac*, p. 335.
29. Entretien privé, août 2003.
30. *La Boîte noire*, pp. 229-230.
31. *Tableaux d'une ex*, p. 137-153.
32. Jean-Luc Benoziglio, *Louis Capet, suite et fin*, Paris, Seuil, «Fiction&Cie», 2007.
33. Jean-Luc Benoziglio, *La Voix des mauvais jours et des chagrins rentrés*, Paris, Seuil, «Fiction&Cie», 2004.
34. *La Voix des mauvais jours et des chagrins rentrés*, p. 245-246.

Photo de la page 14 : vue depuis l'appartement de Jean-Luc Benoziglio, 8 rue d'Ouessant, date inconnue, Fonds Jean-Luc Benoziglio, Archives littéraires suisses, Bibliothèque nationale suisse, Berne.

<<<

Jean-Luc Benoziglio et son père Nissim, date inconnue, Fonds Jean-Luc Benoziglio, Archives littéraires suisse, Bibliothèque nationale suisse, Berne.

>>>

Nissim Benoziglio, père de l'auteur, date inconnue, Fonds Jean-Luc Benoziglio, Archives littéraires suisses, Bibliothèque nationale suisse, Berne.

